

MATILA C. GHYKA

PLUIE

D'ÉTOILES

roman

neuvième édition

nrf

GALLIMARD

10/11

CCS

3

PLUIE D'ÉTOILES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Aux éditions de la N. R. F.

LE NOMBRE D'OR. Rites et Rythmes pythagoriciens dans le développement de la pensée occidentale. Tome I : *Les Rythmes* (illustré de 48 planches hors texte. Précédé d'une lettre de M. Paul VALÉRY, de l'Académie Française).

LE NOMBRE D'OR, Tome II : *Les Rites*.

ESTHÉTIQUE DES PROPORTIONS DANS LA NATURE et dans LES ARTS.

MATILA C. GHYKA

PLUIE

D'ÉTOILES

roman

neuvième édition

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à trente-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre dont vingt-cinq exemplaires numérotés de 1 à 25 et dix exemplaires hors commerce marqués de A à J.

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays y compris la Russie.*

Copyright by Librairie Gallimard, 1933,

« Ces yeux ! ces larges, ces brillantes, ces divines prunelles ! elles étaient devenues pour moi les étoiles jumelles de Léda, et moi j'étais pour elles le plus fervent des astrologues. »

E. POË, *Ligeia*.

CHAPITRE I

Un matin aigret de décembre, à Vienne, en 1927 ; le 2 décembre, précise Pierre Danthérieu, premier secrétaire de la Légation de France auprès de l'État Fédéral Autrichien, en franchissant la porte-tambour de l'Hôtel Impérial pour s'acheminer par le Ring et l'Opéra vers l'ancien palais des Habsbourg où vient de s'installer depuis un mois la C. I. D., lisez « Commission Internationale du Danube » ; il y représente automatiquement la France, avec le titre de délégué-adjoint, en l'absence du délégué titulaire qui ne se déplace de Paris que pour les deux sessions plénières annuelles de ce nouvel organisme international. Nouveau, puisque créé par le traité de Versailles pour instaurer effectivement sur tout le parcours navigable du vieil Ister le régime international promulgué depuis le Congrès de Vienne mais appliqué seulement, de 1856 à 1914, au Danube dit « maritime », de Galatz à Sulina, par la déjà vénérable C. E. D., ou Commission Européenne du Danube.

A peine installé à Vienne depuis deux mois, ayant quitté à regret le quai d'Orsay, Section de la Presse et de la Propagande, où il a passé une trop courte année (juste le temps de reprendre racine à Paris), Pierre Danthérieu a trouvé dans cette fonction complémentaire de son poste à la Légation même une variation bienvenue au travail monotone de la chancellerie. D'abord, il est toujours amusant de se mêler de choses auxquelles on ne comprend absolument rien ; ou plutôt, il est intéressant, pour une intelligence lucide, de se mettre au courant

d'une question complexe et jusqu'alors complètement ignorée, en ayant tout de suite une responsabilité effective. Responsabilité du reste très mitigée, puisque le petit soviet des délégués des onze puissances composant cette Société des Nations en miniature a toujours sous la main un Secrétaire Général permanent et des experts techniques (comme à la S. D. N.), pour étudier et exposer les questions délicates, et pour veiller au fonctionnement pratique de l'organisme.

Entre autres avantages, cette délégation avait procuré au nouveau secrétaire de la Légation de France l'agrément d'une semaine d'automne (à la mi-octobre, presque à son arrivée) dans la pittoresque ville de Bratislava, ex-Presbourg, où les souvenirs de l'antique Hongrie royale et l'élan impétueux de la jeune république tchécoslovaque s'affrontent de pittoresque façon. Car Bratislava avait été pendant cinq ans le siège de la C. I. D., et Danthérieu y avait assisté à son dernier « comité exécutif » en territoire slovaque, avant le déménagement à Vienne, décidé à la suite de l'offre faite par le Gouvernement autrichien de mettre gracieusement une aile de l'ancien palais impérial à la disposition de la Commission.

C'était donc vers la vénérable Hofburg que se dirigeait le jeune diplomate improvisé expert en navigation fluviale, pour y participer à la première séance du comité exécutif dans son nouveau et très antique local ; et assurant de la main son chapeau contre la bise violente qui soulevait devant l'Opéra d'agressifs tourbillons de poussière, il traversa le Ring, passa devant l'hôtel Sacher et le beau palais Lobkowitz pour s'engager dans l'étroite ruelle menant au Michaeler Platz.

Quoique sachant parfaitement l'allemand (il avait passé un an à Munich comme tout jeune adolescent, deux années à Münster comme prisonnier de guerre, enfin deux années à Berlin comme second secrétaire dans la période de « détente » entre 1924 et 1926) et éprouvant même, comme pas mal de Français de sa génération, un attrait précis pour beaucoup de manifestations de la culture germanique, littérature, théâtre, cinéma, etc., Pierre Danthérieu ne s'acclimatait pas à

Vienne ; peut-être était-ce précisément parce qu'il avait compris et aimé l'âpre et stimulante qualité de l'atmosphère berlinoise que le charme tant prôné de la « ville impériale » n'agissait pas du tout sur lui. Il avait l'impression de voir dans la lumière crue d'un jour maussade les décors prétentieux, poussiéreux, d'une pièce ratée, comme ces manèges gigantesques de chevaux de bois, ces restaurants déserts, épaves des foires et des expositions d'antan, qui grelotaient sinistrement entre les tristes allées du Prator.

L'émeute de juillet, cette même année, qui avait vu l'incendie du Palais de Justice et évoqué d'inquiétante façon les souvenirs de la Commune de Paris, et sa répression, énergique mais un peu tardive, avaient laissé dans les classes ouvrières un mélange de rancunes inassouviées et d'espoirs sournois ; cette population ouvrière dont les faubourgs encerclaient la cité commerçante, celle des magasins, des banques et des hôtels, fournissait justement les électeurs qui maintenaient à la tête de la municipalité et de l'État de Vienne (car Vienne et sa périphérie constituent l'un des huit « pays », le plus peuplé même, de la fédération autrichienne) ce conseil « rouge », en opposition haineuse avec le cabinet fédéral du chancelier Seipel, et dont les expériences socialistes contribuaient à enlever à l'industrie viennoise, durement frappée par la guerre et le démembrement de l'Autriche-Hongrie, le peu de vitalité qui lui restait.

L'ancienne société avait disparu, ses membres devenus hongrois ou tchécoslovaques, ou retirés dans leurs terres ; les grands palais, Schwarzenberg, Liechtenstein, Esterhazy, Palffy, paraissaient fermés (le prince Lobkowitz, devenu tchécoslovaque, avait échappé à l'écrasant impôt dont la municipalité le menaçait en raison de son palais en louant celui-ci pour une couronne par an au gouvernement tchécoslovaque, qui y avait installé sa légation). La bourgeoisie, les fonctionnaires de l'ancien régime, la grande classe des pensionnaires avaient été ruinés par l'inflation et la chute à zéro des fonds d'État, emprunts de guerre compris. Et Danthérieu ne trouvait plus trace de l'ancienne joie de vivre, de la bonne humeur et de la

célèbre politesse viennoises. Obséquiosité sournoise ou grossièreté remontée à la surface ; les agents de police même, thermomètres de l'urbanité d'une capitale, ne sachant pas encore s'ils allaient finalement dépendre du ministre de l'Intérieur du Bund ou du Conseil « rouge » de l'Hôtel de Ville, se demandaient s'ils devaient envers le bourgeois, autochtone ou étranger, se montrer affables ou sévères ; dans le doute ils restaient distants. Danthérieu ne pouvait s'empêcher de comparer leur ton désagréable ou indifférent à la correction prévenante et intelligente des *Schupos* berlinois.

En ruminant ces considérations dépourvues d'indulgence, il arriva au coin d'une petite rue débouchant perpendiculairement sur l'étroite Augustinergasse en face de la chapelle du Palais Impérial, et, regardant à droite avant de traverser, vit une figure famélique arrêtée à la devanture de la vieille taverne qui constituait justement le bloc d'angle des deux rues. Serré, dans un vieil imperméable bleu-marine au col relevé, qui n'avait pas l'air de le protéger beaucoup contre le froid exceptionnel de cette matinée, coiffé d'un feutre gris au ruban déteint, l'homme examinait un jambonneau fumé dont la chair bois-de-rose se gonflait, prometteuse, sous l'ourlet de la peau patinée et glacée comme du vieux cuir de Cordoue, ornant ainsi d'une nature morte appétissante, flanquée d'une bouteille de Rüdeshheimer entre trois coupes vertes, l'une des grandes fenêtres en contre-bas de la « Stadt Brunn » — tel était le nom de la taverne.

Ce qui apparaissait de la figure, long nez légèrement relevé du bout à la Frédéric II, un peu rougi par le froid, favoris minces verticaux d'un roux déteint, commissure des lèvres relevée en un commencement de sourire conciliant, mais barrée aussitôt d'un pli douloureux, attira curieusement l'intérêt du diplomate, qui en le frôlant examina attentivement l'inconnu ; au même instant celui-ci relevait la tête, et dans la figure un peu caricaturale de paysan normand époque Louis-Philippe le regard infiniment triste et doux vint brusquement réveiller chez Danthérieu un souvenir qui ne parvenait pas à se préciser.

Dans les yeux de porcelaine bleue une lueur d'étonnement jaillit aussi ; le diplomate avait machinalement porté la main à son chapeau, mais ayant déjà dépassé l'autre qui répondait par un salut cérémonieux il traversa le petit carrefour sans se retourner.

Où avait-il vu, connu cette figure ? Les brumes du passé se levaient, tourbillonnaient en essayant de prendre forme, et tout à coup un souvenir précis se matérialisa : à Londres, en 1913, lorsqu'il venait d'arriver comme jeune attaché d'ambassade, parmi les cartes de visite du corps diplomatique, une dont le libellé l'avait amusé :

BARON NAPOLÉON-UDALRIC DE MALEEN-LOUIS

Capitaine de Corvette

Attaché Naval de S. M. Impériale et Royale Apostolique

Il avait ensuite rencontré le porteur de ce nom incongru au St. James's, où l'attaché naval d'Autriche-Hongrie, en poste à Londres depuis sept ou huit ans, parlant l'anglais à la perfection, devenu entièrement britannique comme goûts et comme manières, était, cas presque unique pour un étranger, membre du comité du club.

Le personnage, quoique jeune encore, représentait déjà en 1913 un résidu pittoresque de l'époque *edwardienne*, — hansom cabs, Gibson Girls, opérettes (reprises) de Gilbert et Sullivan — et combinait avec un physique dickensien la bonne humeur cachée, l'inoxydable bonne humeur du marin à terre, et le flegme mécanique d'un Philéas Fogg.

Napoléon-Udalric (d'où sortait cet attelage pompeux et disparate ?) de Maleen-Louis (du flamand ici dans le « Maleen » ?) était aussi le type achevé du vieux garçon maniaque (ses favoris minces, sa maigreur, son toupet Louis-Philippard, ses cols cassés, ses cravates engoncées à la Beaconsfield, alternant parfois avec de petits nœuds droits tout noirs, le faisaient paraître plus âgé qu'il ne l'était réellement), non point affligé de manies par déformation ou bizarrerie congénitale, mais pour le plaisir conscient d'être maniaque.

Il avait un appartement dans Jermyn Street (la garçonnière dans Jermyn Street était un délicat manifeste, évoquait déjà un passé de dandysme edwardien), un valet de chambre, rouquin aussi, cheveux vernis et moustache en brosse, voix barytonnante de sergent recruteur ; Danthérieu se souvenait tout à coup d'avoir été invité par l'attaché naval de Sa Majesté Impériale et Royale à un thé dans ce « bachelor's flat » ; il y avait trouvé plusieurs officiers de l'Amirauté, un vieux membre du St. James's au teint de brique, aux moustaches blanches, type « colonel de l'armée des Indes », deux douairières, et une assez jolie jeune femme à grand chapeau de paille, avec fleurs et rubans (« picture hat »).

Le jeune attaché était, à part son hôte, le seul étranger ; mais Danthérieu avait senti tout de suite que le maître de la maison était regardé par ses invités comme un des leurs, tellement il était assimilé, anglicisé, jusqu'à la moindre intonation, au moindre geste. Armoire d'acajou, avec les lourds flacons taillés, whisky et « brandy », beaucoup d'acajou, beaucoup d'argenterie, tapis chinois bleus, sur un feutre cloué d'un bleu plus foncé, tentures bleues ; et Danthérieu se souvenait d'une belle série de gravures en couleurs du début du XIX^e siècle, la « Série des Naufrages » (frégates démâtées par des tempêtes terrifiantes, vaisseaux de la Compagnie des Indes chavirés par des vagues grandes comme des maisons, sous « l'œil du cyclone », sulfureux dans le ciel noir), sur lesquelles il avait complimenté l'hôte.

Celui-ci l'amusait donc beaucoup comme « type » ; il le rencontrait avec plaisir de loin en loin dans les bals « gratin » donnés annuellement dans certaines maisons seigneuriales de Belgrave Square ou de Mayfair, où si le menu fretin des diplomates ne paraissait pas, le personnel des ambassades d'Autriche-Hongrie, d'Allemagne, et (après mûre réflexion) de France était d'ordinaire invité.

A part cela, sauf au St. James's, et de loin en loin à quelques déjeuners chez des collègues, ils ne se voyaient pas ; Danthérieu fréquentait un monde plus amusant, succédant au célèbre clan des « Ames », et groupé autour

de quelques jeunes femmes et jeunes filles dont les mères avaient été les lionnes de la société edwardienne.

Maintenant il se souvenait même de sa dernière rencontre avec Napoléon de Maleen-Louis : au commencement de cet hystérique mois de juillet 1914, entre le meurtre de l'archiduc François-Ferdinand et l'ultimatum autrichien, un grand bal costumé au Savoy, le dernier événement de la saison, « gratin » et acteurs mélangés. L'Autrichien l'avait invité à s'asseoir pour souper à une petite table autour de laquelle se trouvaient, en plus d'une figurante rousse de l'Adelphi et d'un autre diplomate, une ravissante actrice américaine, toute jeune star de l'opérette de l'Adelphi, flanquée de sa mère. Dantthérieu essaya vainement de se souvenir du nom de l'actrice ; elle était en arlequin, ses longues jambes gainées de soie noire sortant de culottes courtes et larges à poches bouffantes...

Treize ans depuis lors, calcula-t-il en entrant dans la Hofburg par l'immense portail du Michaeler Platz ; il avait alors vingt-quatre ans, maintenant trente-sept..

Quel coup la déclaration de guerre de l'Angleterre aux empires centraux avait dû être pour le marin autrichien, si féru de Londres et de tout ce qui était anglais ! Au fait, il lui avait paru très pauvrement vêtu : un vieil imperméable d'uniforme, si mince pour la saison ; probablement jeté sur le pavé, comme tant d'autres officiers de l'ancienne monarchie, avec une pension infime. Au moins maintenant la monnaie autrichienne était-elle stabilisée.

Était-ce... la faim qui le penchait sur cette vitrine de restaurant ? L'avait-il reconnu ? Oui, l'Autrichien l'avait reconnu tout de suite ; il n'y avait pas eu d'interrogation dans ses yeux de porcelaine, mais quelle mélancolie résignée, d'un autre monde ; ce n'étaient pas treize ans... mais treize siècles qui avaient passé entre l'attaché naval de l'ambassade d'Autriche-Hongrie à Londres et cette falote silhouette viennoise...

Montant l'escalier tournant de pierre nue à balustrade de fer forgé qui menait aux anciens appartements impériaux, il sonna au premier à une petite porte à côté de

laquelle brillait sur une plaque neuve, or sur noir, l'inscription :

COMMISSION INTERNATIONALE DU DANUBE

* * *

Un taxi emmenait Napoléon de Maleen-Louis à travers les rues en grisaille d'un quartier inconnu, dans une grande ville... qu'il reconnaissait peu à peu. Ces maisons en briques sombres aux fenêtres nues, ces autobus rouges, ce brouillard... (faisait-il jour ou nuit ?) Un sourire heureux détendait ses lèvres... Était-ce possible ? Mais oui ; il se réveillait d'un long cauchemar..., le cauchemar de l'exil. Bien sûr, il n'avait jamais quitté Londres ; il traversait le quartier de... St. Pancras. Il se souvenait tout à coup de la boutique d'antiquités vue une fois dans ce quartier, et qu'il n'avait jamais pu retrouver.

Dans cette boutique extraordinaire, entr'aperçue une seule fois, il avait, derrière la vitre glauque à grands carreaux bombés, vu une collection de pots à tabac, rien que des pots à tabac, de tous pays, en grès, en porcelaine, en faïence, certains magnifiques à lettres d'or, grands comme les boîtes à thé cylindriques des épiciers... Et brusquement, dans la brume, la boutique flamboya... (il faisait donc nuit !)... en haut, une rangée de pots ventrus, comme des jarres à gingembre, à couvercles d'étain, en dessous une rangée de grands vases rouges à lettres d'or... la boutique avait disparu... il fallait arrêter le taxi !... Maleen-Louis appela, essaya vainement de baisser la vitre. Mon Dieu ! perdue de nouveau... la nuit était complète... Mais il fallait à tout prix noter le nom de la rue ; Maleen-Louis se pencha anxieusement... une plaque... tout s'embrouillait, mais il put tout juste voir encore les mots : JUDD STREET.

Et puis il se réveilla... Quelques secondes de torpeur... puis les pensées se précisèrent : la boutique était de nouveau perdue, mais... cela n'avait été qu'un rêve. Cependant, *Judd Street* était une indication sérieuse ; il

savait que la boutique était dans le quartier des trois gares du Nord : St. Pancras, King's Cross, Euston (mais au fond, d'où savait-il cela ? avait-il jamais vu la boutique autrement qu'en rêve ?)... Et Judd Street était tout près de la gare de King's Cross ; cela, il s'en souvenait. Car cette rue *existait* ; il pourrait le contrôler tout à l'heure...

Et puis il ouvrit les yeux, et au lieu des rideaux bleus de Jermyn Street, vit un papier gris écaillé... C'était le cauchemar qui était vrai.

Dans sa chambre nue de la Tabor Strasse, Napoléon-Udalric de Maleen-Louis se leva, doucement ému par son rêve ; il y avait si longtemps qu'il ne l'avait eu. Au fait, l'avait-il eu depuis... la paix, depuis sa rentrée à Vienne, au printemps 1919, après le licenciement de la marine ex-impériale et royale, depuis qu'il était devenu capitaine de frégate en retraite dans un pays qui non seulement n'avait pas de frégates (là tout le monde était à l'unisson), mais s'était recroquevillé en perdant toutes ses côtes, tous ses ports, tous ses navires ?

Un grattement contre la porte ; ah ! un ami ! le seul ami du moment.

Le capitaine de frégate en retraite, ayant enfilé le vieil imperméable bleu qui lui servait de robe de chambre aussi bien que de manteau, ouvrit doucement la porte, et un chat jaune, de la nuance appelée « gingembre » en Angleterre, entra la queue au port d'armes en esquissant un discret salut miaulé. L'ancien marin lui sourit, se baissa pour saisir la bouteille à lait à travers l'entrebâillement de la porte, et, ayant refermé celle-ci, versa une partie du lait dans une tasse, l'autre dans la soucoupe qu'il posa par terre. Puis il s'assit et pendant que le chat (qui était une chatte et s'appelait Mitzi comme toutes les chattes de l'ancienne monarchie) lapait soigneusement sa soucoupe en commençant par les bords, il but lentement son lait en caressant des yeux sa petite amie au pelage ambré.

Il avait toujours aimé les chats, et ceux-ci le savaient ; dans le triste garni de la Tabor Strasse où il avait par économie déménagé depuis le terme d'avril, la sympathie

marquée que Mitzi lui témoigna avant même que l'idée du petit déjeuner en commun ne leur fût venue (la première fois ce fut tout à fait par hasard, mais depuis le rite s'était enraciné) lui apporta bien plus qu'une distraction ; il goûtait avec elle les seules minutes agréables dans ces humiliantes journées passées à chercher vainement un travail rémunéré.

Depuis un an déjà Maleen-Louis avait perdu un emploi d'interprète huissier auprès d'une agence financière américaine qui, après deux ans d'observation peu fructueuse, avait fermé ses bureaux, suivant l'exemple des nombreux comptoirs similaires qui avaient surgi comme des champignons pendant l'ère romantique de l'inflation.

Sa fortune personnelle qui dans les temps heureux d'avant-guerre lui assurait un revenu annuel de quatorze à quinze mille couronnes-or (ce qui dans les rangs des officiers de carrière autrichiens le plaçait parmi les favorisés de la fortune) était tombée à rigoureusement zéro, du fait que, comme beaucoup de ses camarades, il avait, dans les deux dernières années de la guerre, placé tout son capital en emprunts nationaux.

Sa pension d'officier supérieur, recroquevillée elle aussi à presque rien au moment de l'inflation (il avait alors vécu pendant six mois de la vente de quelques bijoux, puis de celle des restes de sa garde-robe londonienne), représentait maintenant une centaine de shillings autrichiens par mois, couvrant tout juste son loyer et un repas par jour dans une gargote ; pour le reste..., il avait recommencé à vendre honteusement (son beau paletot d'hiver, signé Poole, avait sombré en juillet), et les petites dettes chez les fournisseurs du quartier commençaient à s'enfler...

Mais ce matin 2 décembre, une fois que se fut dissipée la première vague de mélancolie présente à son réveil, l'ex-attaché naval d'Autriche-Hongrie à Londres se sentit étrangement rasséréné ; c'était, pour être plus précis, la nuance inattendue qu'avait prise cette mélancolie même qui conférait une détente bienvenue, transmise du rêve à la réalité, aux heures grises de sa matinée.

Pour la première fois depuis ce poignant crépuscule



ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

LUCIEN FABRE

Rabevel, ou le Mal des Ardents

Prix Goncourt 1923

Le Rire et les Rieurs | Le Paradis des Amants
Le Tarramagnou

ANDRÉ MAUROIS

Rouen

Bernard Quesnay

Bernard Quesnay, *illustré par J. Thévenet*

Le Peseur d'Ames | Le Côté de Chelsea
Voyage au Pays des Articles | Chantiers américains

La Vie de Disraëli

Cet ouvrage est édité dans les collections suivantes :

"Vie des Hommes Illustres" — "Galerie pittoresque" —
"In-octavo à la Gerbe"

La Vie de Voltaire (*en préparation*)

PAUL MORAND

Fermé la Nuit (*Prix de la Renaissance 1923*)

Ouvert la Nuit | Tendres Stocks
Flèche d'Orient

PAUL VALÉRY

De l'Académie Française

Rhumbs

<p>Monsieur Teste</p> <p>Variété I</p> <p>Moralités</p> <p>Discours de Réception à l'Académie française</p>		<p>Morceaux choisis</p> <p>Variété II</p> <p>Choses tues</p> <p>Réponse au Discours de Réception à l'Académie fran- çaise de M. le maréchal Pétain</p>
---	--	--

Poésies

Charmes - La Jeune Parque - Album de Vers anciens
Eupalinos, ou l'Architecte, précédé de l'Âme et la Danse